



N° JAU/47 – 1^{er} septembre 1969

DEUX ROMANS FEMININS ARABES A DIX ANS DE DISTANCE (1958-1968) (1)

V. Pozzo & J. Fontaine

En 1958, à Beyrouth, une jeune musulmane chi'ite, Laylâ Ba'labakki, née en 1936 dans le Liban Sud, publiait un roman d'avant-garde, Anâ ahyâ, Je vis (2), bientôt suivi d'un essai sur la jeunesse orientale, "Nous sans masque" (3), et d'un deuxième roman, intitulé "Les dieux monstres" (4). Depuis huit ans, elle n'a rien publié, mais ses premiers écrits gardent l'acuité des problèmes qu'ils posaient et qui attendent encore d'être résolus. Récemment, en 1968, une jeune tunisienne a fait imprimer un recueil de nouvelles, Al-Sawma' tahtariq, Le minaret flambe (5) qui semble faire écho au "cri" de son aînée libanaise. On trouvera, dans les pages qui suivent, une analyse rapide de ces deux livres et quelques éléments de réflexion et d'appréciation.

I) Le roman. "Ana Ahyâ" (Je vis) de Layla Ba'labakki (Beyrouth, 1958)

La première pensée qui vient à l'esprit, au terme de la lecture de ce roman, est de se demander quelle est la véritable valeur d'un tel témoignage : dans quelle mesure un cas aussi "personnel" peut-il devenir l'image d'une société et le symbole d'une jeunesse rebelle. D'expérience, on peut dire que le cas "Lina Fayed" n'est pas le fruit d'une imagination débridée mais bien plutôt la copie d'une réalité que l'on retrouve quotidiennement répétée à des milliers d'exemplaires dans le Moyen-Orient arabomusulman et, dans une mesure moindre mais tout aussi grave, dans le milieu arabe chrétien de cette région.

Dans la richesse même des thèmes abordés et plus ou moins largement développés au cours du récit, choisissons-en deux que l'on peut retenir comme plus importants et qui constituent comme la toile de fond sur laquelle se développent les événements de la vie de Lina. Il s'agit :

1 - de la famille orientale et musulmane, avec ses structures traditionnelles et l'autorité incontestée du père, avec aussi ses valeurs fondamentales telles que le sens de l'honneur devant lequel doit céder le désir d'une vie authentique, ainsi que ses graves déficiences sur le plan éducatif, etc...

2 - et des rapports entre jeunes des deux sexes envisagés comme condition ou, plutôt, comme voie normale pour personnaliser la personne qui se prépare au mariage, et aussi comme facteur d'équilibre psychique. Dans le cas de Lina, cependant, ces rapports, au lieu de provenir d'une volonté de personnalisation et d'une recherche de l'équilibre psychique, semblent être dictés par une volonté d'évasion et aussi d'opposition à l'ambiance familiale vraiment oppressive. Au lieu de servir à sa maturation sur le plan psychologique et affectif, ils débouchent, à cause du sombre climat dans lequel ils se déroulent et à cause d'autres circonstances connexes, sur une tentative de suicide,

A - La famille

On se trouve dans l'ambiance de la riche bourgeoisie musulmane de Beyrouth. Le père, grâce à son habileté commerciale qui ne pêche pas par excès d'honnêteté, continue à enrichir le patrimoine familial et peut garantir de la sorte, moyennant un solide compte en banque, l'avenir de ses trois filles et de son garçon. Bien plus, on dirait que cela est sa seule préoccupation vis-à-vis d'eux ! Son comportement à leur endroit est commandé par le traditionalisme bourgeois et par le paternalisme qu'il développe, en ce sens qu'il est disposé à satisfaire à leurs caprices en échange de leur fidélité absolue aux valeurs traditionnelles dont la famille est dépositaire et, en premier lieu, au sens de l'honneur qu'il convient de sauvegarder, par rigorisme moral, même en recourant au mensonge.

Pour cette raison, il refuse à Lina le droit de rechercher, pour elle, un travail quelconque et se réserve le droit de décision à ce sujet. Plus tard, quand il viendra à connaître la liaison sentimentale qu'elle entretient, il lui décochera toutes ses flèches et la considèrera comme une effrontée. Tel un souverain incontesté, il veut disposer de ses propres enfants comme il dispose de ses richesses, faisant même de celles-ci l'instrument de son pouvoir. Leur avenir ne doit pas les préoccuper : c'est à lui d'en décider et sans possibilité de recours.

Que lui, par contre, le maître et seigneur, ne se sente pas lié dans sa vie privée par le rigorisme moral, cela ne les regarde pas. A lui, tout est permis ; son comportement ne compromet pas l'honneur de la famille et son intransigeance envers les autres est compensée par sa "double vie" : à la maison, il a sa femme, mais ne trouvant pas toujours dans son corps trop faible tout ce qui peut satisfaire pleinement sa "libido", il ne se refuse ni les fugues nocturnes ni le spectacle agréable d'une voisine qui se déshabille. Et ces faits sont connus de Lina, parce qu'elle en a été témoin._

Plus que par la figure du père, la famille de Lina apparaît surtout dominée par celle de la mère, produit typique, elle aussi, de la bourgeoisie musulmane traditionnelle. Ce n'est pas qu'elle tienne en ses mains les rênes du pouvoir familial, mais elle agit comme porte-parole de la volonté paternelle et excelle à en distribuer les ordres. Comme les enfants, elle aussi, la mère, n'a aucun droit - et elle ne saurait en avoir - à une personnalité autonome qui a la possibilité de penser, de vouloir et d'agir. Elle est ce que son "seigneur" veut quelle soit. De la vie elle ne doit connaître que ce qui lui est demandé par son mari : partager avec lui son lit, lui préparer les repas et élever ses enfants. Quand il s'agit d'accomplir ces tâches, la mère de Lina est vraiment à la page. Tout en elle tend à faire d'elle une femme telle que la veut son mari : la première qualité est alors d'être vraiment "femme", même si par la suite, comme telle, elle n'est pas toujours de taille à satisfaire les volontés du "mâle".

Il est naturel, alors, qu'une telle existence détruise, en elle, sa dignité de femme et réduise ses activités au rang de "routines pesantes", mais pour elle et, comme elle, pour des millions de femmes musulmanes, le problème ne se pose pas ! Elle vit, satisfaite, dans un ordre qu'elle tient pour sage, juste et immuable ; elle ne voit pas pour quel motif ses filles devraient s'en éloigner. La pensée même que la crise qui travaille Lina (les deux autres filles semblent bien intégrées au système) pourrait avoir des racines justement dans cet ordre qu'elle défend, elle, ne l'effleure même pas. Sa réaction aux attitudes provocatrices de sa fille l'indique clairement, surtout quand elle en arrive à avoir connaissance de sa liaison sentimentale. L'aspect de sex-appeal que cette liaison sentimentale peut avoir exclut, à ses yeux, toute autre considération ; la femme n'est faite que pour le plaisir de l'homme : "Tu suscites l'admiration de tous les hommes, dit-elle à Lina, car ta féminité est agressive. Oui, tu es comme moi. Ton unique tâche est de coucher avec un homme et de bercer un enfant. Celui qui t'a interrogée... savait bien qui tu étais : "une femelle", et c'est pour cela qu'il implorait de toi le plaisir..." (p. 133).

Face à une conception aussi humiliante de la femme et à une situation familiale aussi dramatique et intolérable pour un esprit moderne et ouvert, la révolte de Lina apparaît comme le cri de guerre que les nouvelles générations musulmanes - dans le cas, la jeunesse féminine - entendent lancer pour conquérir leurs droits dans la société.

Suivons-la dans ses rapports avec ses parents. Face aux richesses du père, elle n'hésite pas à se demander quelle en est l'origine et elle en conteste la légitimité dès lors qu'elle les voit fondées sur un commerce louche qui a privé des milliers de familles du pain qui leur était nécessaire, pendant la guerre ; elle n'hésite pas alors à accuser son père d'exploiteur. Pour elle, dégoûtée de la puanteur de l'argent et ne voulant pas être une parasite, libérer la femme de son esclavage. Elle emprunte donc cette voie, mais, à côté du travail, s'insèrent aussi les études, puisqu'elle fréquente les cours de l'Université. Dans le travail et dans l'étude, à la fois, elle pense trouver la solution de ses problèmes ; d'un côté, se trouver

éloignée le plus possible d'une ambiance, la famille, qui non seulement lui devient toujours plus étrangère mais aussi plus hostile ; d'autre part, "vivre" sa propre existence, une "existence totale" en toute liberté et indépendance, la créant jour après jour à sa propre mesure, parce qu'elle est, elle, "passionnée de la vie, parce qu'elle en est amoureuse !" (p. 250).

L'opposition aux siens se révèle au travers d'une "escalade" de faits, en eux-mêmes insignifiants pour une société où la femme et la jeune fille jouissent d'une certaine autonomie, chargés cependant de toute une signification dans une société qui, depuis des siècles, a fixé en des règles infrangibles les fonctions féminines. Des gestes indifférents comme se faire raccourcir les cheveux, aller seule au cinéma, fréquenter les bars et autres lieux publics, acquièrent en Lina une signification proprement "contestatrice" : elle n'est pas, elle, et ne veut être la poupée de personne, ni de son père, envers lequel elle a désormais perdu toute estime et toute crainte révérencielle, ni de sa mère pour laquelle elle n'éprouve que compassion et dégoût, ni d'éventuels courtisans qui resteraient stupidement séduits par ses cheveux flottants. Pour elle, il n'existe plus que le désir de s'affirmer elle-même d'affirmer sa propre indépendance et sa propre capacité à entreprendre sa vie sans recourir à ceux qui se présentent comme des guides autorisés, voire exclusifs. Lina veut construire sa propre vie sans eux et même, dans la mesure où les autres s'y opposent, contre eux.

Pour elle, ses parents ne vivent qu'en marge de la vie ; pour cette raison, ils sont moins mûrs qu'elle, puisqu'elle est immergée dans l'existence. Elle doute que sa mère puisse comprendre l'homme, même si, depuis de nombreuses années, elle en partage la vie. C'est pour cela qu'entre elle et eux, il n'y a plus rien de commun ; une muraille d'incompréhension, de méfiance et de haine les séparent. Elle vit encore sous le toit paternel, mais elle s'y sent étrangère, "hôte" sans plus ! Le mythe de la famille et de la solidarité tribale est brisé. La rupture finale est enfin totale quand elle refuse à ses parents le droit de disposer de son avenir. "Vous croyez peut-être, toi et mon père, dit-elle à sa mère, que je vous donnerai le droit de disposer de mon avenir ? Vous croyez peut-être que j'accepterai d'épouser un homme que vous m'achèterez ?" (p. 312) Pour toute réponse, la mère ne sait rien faire d'autre que de la gifler.

Mais, nonobstant cette rupture, nonobstant la tentative de suicide à la suite de la faillite de tous ses rêves, Lina est "obligée" de retourner à la maison. Le destin la ramène toujours là, où on dort, où on mange, où on se lave, où on prépare son avenir... C'est par cette amère constatation que l'aventure de Lina parvient à son terme,

B - Les rapports entre jeunes des deux sexes

Intimement lié au thème de la famille pour les répercussions qu'il a dans le déroulement des événements, tel apparaît le problème des rapports entre jeunes des deux sexes dans l'ambiance orientale et musulmane, dans le cas qui nous intéresse, entre Lina, qui a 19 ans, et Bahâ', un jeune étudiant irakien rencontré au bar de l'université et avec lequel elle noue une relation qui, tout en restant correcte au plan extérieur des rapports ainsi noués (en Orient, ce serait encore trop audacieux et risqué de se laisser aller publiquement à des effusions sentimentales) laisse entrevoir un profond trouble intérieur auquel participent toutes les fibres de son corps, désormais devenu plus mûr et désireux aussi de parvenir à l'abandon total de lui-même dans l'étreinte amoureuse.

A la suite de la première rencontre, fortuite, le bar devient pour Lina sa nouvelle et véritable "maison", le temple vers lequel elle se dirige pour faire ses confessions et écouter celles de Bahâ'. Elle n'a peur de personne et veut imposer sa présence de femme dans un milieu principalement réservé aux hommes. Elle a conscience d'être, par eux, espionnée, critiquée, mais aussi désirée. Cela ne l'intéresse pas. Elle seule demeure juge des motifs qui la poussent à cela : elle se sentait seule, terriblement seule, et veut donc briser cette muraille. L'anonymat du bar lui en a offert la possibilité et, désormais, elle n'est plus disposée à y renoncer.

Avec les rencontres qui se succèdent, bien des voiles viennent à tomber : Lina trouve en Bahâ' celui qui remplit sa solitude et fait surgir en elle le désir de se donner ; Bahâ' se révèle, au contraire, être la victime d'une terrible frustration : à 25 ans, il se sent vieux, fatigué et lassé de la vie. La cause en est l'atmosphère en laquelle il a grandi, lui, et en laquelle grandissent, comme lui, des milliers et des millions de jeunes arabes. De fait, à un certain moment de sa confession, Bahâ' ne parle plus en son nom propre mais au nom de la jeunesse arabe :

"Nous, jeunes arabes, dit-il, nous sommes esclaves de nos familles..., nous sommes d'éternels parasites, nous vivons aux dépens du père ou, plutôt, c'est lui, le

père, qui suce notre sang parce qu'il nous a mis au monde..., si quelqu'un, par suite, tente de s'échapper, de mener une vie indépendante, il est tenu pour un être désobéissant et rebelle que l'on maudit pour toujours ; alors, c'est un peu comme s'il avait été tué pour toute la vie ! Il restera seul à lutter et à souffrir... (p. 153- 154).

Une frustration identique se trouve à la base de sa vision de la femme : il a été privé d'un droit, celui de considérer la femme comme un être humain. C'est seulement à 17 ans, fuyant la maison paternelle pour se rendre à Beyrouth, qu'il a pu se trouver en contact avec le véritable monde des femmes : il a voulu, alors, s'en rassasier jusqu'à la nausée ! Ne réussissant pas, néanmoins, à surmonter facilement son complexe de frustration qui l'empêche de s'approcher de la femme avec un œil serein, il se réfugie dans les salles de cinéma où il peut assouvir sa faim en contemplant la femme dans toutes les phases de sa vie : là, il peut la voir nue, révoltée, criminelle, innocente, vierge, opprimée, mère, amoureuse, etc... Cette obsession le poursuit encore en présence de Lina : "Tu n'es que l'une de celles-là", lui dit-il ! Tu es une femelle" (p. 170). Il est tellement imprégné de la conception traditionnelle de la femme en pays musulman (cf. les paroles, déjà citées, de la mère de Lina : "Celui qui t'a interrogée... savait que tu étais une femelle") que, même en présence de Lina, il ne réussit pas à la changer. Désormais, Lina a l'intuition de certaines choses, en le regardant dans les yeux : elle comprend que Bahâ' voudrait la voir vivre dans la maison de son père, à l'ombre des palmiers, enveloppée d'un immense voile qui la déroberait aux regards cupides des hommes. L'intuition se confirme peu à peu et Bahâ' révèle clairement sa pensée : cela ne lui plaît pas de la voir avec certains habits et s'attifer à l'occidentale. Après tout, Lina est une orientale : par son comportement, elle compromet sa féminité. Mais quelle féminité ? Celle-là même qu'il s'imagine, lui, et qui fait que la femme est une créature toujours douce, sage, souriante et docile. C'est "le romantisme" de toute une jeunesse masculine, spécialement au Moyen Orient. Mais Lina n'est pas disposée à entrer dans le jeu de cette comédie et refuse les "songes éveillés", elle veut pouvoir disposer de soi-même et être ce qu'elle est. Être épouse, dans une telle ambiance, évoque pour elle non pas une période de bonheur, mais un drame dans lequel la victime est toujours la femme. Ce qu'elle demande, c'est l'amour et l'égalité, c'est de pouvoir "partager" la vie d'un homme et non pas d'être rabaissée au rang d'esclave "recluse" dans le bercail du mari. Elle veut pouvoir dire : "Je donne, donc je vis" (p. 306). Bahâ', au contraire, a d'autres idées dans le tête ; trop de liens le retiennent encore prisonnier de sa vieille conception : liens familiaux, même s'il a fui la maison paternelle, principes politiques de son parti, projets pour son avenir... En outre, il ne peut pas supporter les enfants : pour lui, les enfants ne sont que des sangsues, des parasites, des rivaux qui tentent de ravir au père l'affection et la tendresse que leur mère a pour lui (sic !).

Ainsi donc, le "grand amour" que Lina croyait avoir trouvé fond comme neige au soleil. Elle n'aura été, dans la vie de Bahâ', que l'une des nombreuses femmes qu'il a approchées, pour une durée plus ou moins longue et heureuse. Leurs destinées sont désormais bien précises. Bahâ' partira pour suivre sa route et Lina restera seule, avec son vide, ses pleurs, son angoisse et son souvenir brûlant. Toutes ses luttes ont donc été vaines. D'ailleurs, elle a déjà cédé, renonçant au travail et aux études, car maintenant le destin complète son œuvre destructive : il fait disparaître de sa vie la personne qu'elle aimait et il la rend incapable de se donner et de voir le fruit de son don, un fils.

Que lui reste-t-il à faire ? Refusant toute ingérence d'autrui dans sa vie, il ne lui reste qu'à errer par les rues de la cité, à la recherche de son avenir, et à se traîner comme un ver sur les trottoirs. Mais pour aller où ? Elle ne le sait pas.

C'est alors que surgit soudain la décision qui lui semble l'unique solution cohérente et radicale : se jeter sous un tramway. Sauvée in extremis, elle sera contrainte à reconnaître que sa vie n'est pas entre ses mains comme elle le croyait auparavant et, finalement, elle dirigera ses pas vers la maison paternelle.

On dirait que tous ses efforts d'émancipation et d'indépendance n'ont servi à rien et qu'au terme d'une âpre bataille, elle sort enfin vaincue ! "Valait-il la peine d'entreprendre cette bataille ?" se demande-telle finalement...

Essayons de donner une réponse à cette interrogation, analysant brièvement la signification de la lutte de Lina, recherchant quelles sont les causes qui l'ont menée à cette défaite.

Disons d'abord que nous ne pouvons pas reprendre le jugement "sévère" porté par de nombreux Libanais et Arabes, dès la parution de ce livre. Il semble que l'attitude de sévérité, alors adoptée par eux, ait été dictée par le fait que ses pages mettaient le doigt sur la plaie, une plaie qu'il serait plus commode d'ignorer. Mettons-nous donc délibérément du côté de ceux qui ont salué dans ce

roman un effort de lucidité, exprimé par le désir de libération et de vie d'une jeune femme musulmane. Il est vrai, sans doute, que les armes dont Lina fait usage ne sont pas toujours adaptées et qu'elles se révèlent même, plus d'une fois, être des épées à double tranchant ; mais qu'elle ait eu le courage d'y recourir au nom de la dignité de la femme et de l'authenticité de la vie, personne ne pourra le lui contester. C'est ici que se situe le mérite du roman.

On dira que son comportement n'est pas exempt d'ambiguïté, mais l'ambiguïté n'est-elle pas l'une des composantes de toute situation humaine ? L'aspect le plus tragique est peut-être fourni par ce fait que Lina est consciente de cette situation et qu'au lieu d'œuvrer en vue de la clarifier, elle préfère demeurer refermée sur elle-même, dans sa solitude et son égoïsme. L'idole qui succède à Bahâ est "l'orgueil", mon orgueil" (p. 322). Elle veut rompre le cercle qui se dessine autour d'elle, mais uniquement pour renfermer les autres dans "son" cercle. Déjà le titre du livre peut-être une indication. La puissance du pronom personnel, "Je", préposé devant le verbe, révèle l'objectif final : s'affirmer ; elle-même : face aux autres et même contre les autres, quand ceux-ci n'acceptent pas son point de vue. Il est facile de prévoir qu'une telle exigence finira par l'isoler de tous. Sa volonté de vivre, exprimée par le deuxième mot du titre, "Vis", n'est pas suffisante pour lui permettre de vivre vraiment. _ On aurait envie de dire que, chez elle, le "Je" et le "Vivre" se développent en des directions opposées : le "Je" la fait sortir du cadre familial où elle se sent suffoquer, du cadre professionnel où elle se sent devenir un "robot", du cadre universitaire où elle cherche seulement la liberté ; le "Vivre" l'entraîne dans le tourbillon de l'existence, la met continuellement en présence d'autres personnes "vivantes" et lui fait découvrir l'amour mais, en dernière analyse, se révèle stérile.

Ce qui lui fait défaut, justement, c'est ce "dépassement" qui la rendrait vraiment présente aux autres, et non point toujours et seulement présente à elle-même. Elle veut bien se donner, mais elle ne saisit pas que le don, sans renoncement, est inconcevable ; donne effectivement qui renonce à tout ce qu'il possède pour l'offrir aux autres, Mais Lina ne sait renoncer à rien !

C'est en cette vision trop égoïste de la vie et dans ce drame déprimant que se situent sans doute les limites du roman.

Un cri d'angoisse et d'alarme a été lancé, une société a été "secouée", des mythes ont été brisés. Laylâ Ba'labakki, grâce à ce premier roman, a pris le pouls d'un monde qui se débat dans la recherche de voies nouvelles et de valeurs neuves qui se substitueraient à d'autres désormais dépassées. Elle n'envisage pas des recettes magiques, mais laisse entrevoir des pistes à suivre. Cela suffit-il pour faire œuvre de promotion humaine ? Oui, semble-t-il, pour un premier moment. La conquête des vraies valeurs se réalise seulement grâce au travail d'une lente et difficile recherche.

V. Pozzo

2) "Le Minaret en flammes" par Leila Ben Mami (Tunis, 1968)

Pas d'objectivité en critique littéraire : que le lecteur comprenne.

Leila Baalbaki a écrit "Je veux vivre" (on préférera ce titre qui traduit mieux Ana ahyà que le "Je vis" traditionnel) en 1958 et Leila Ben Mami a publié "Le Minaret en flammes", Sawma'a tahtariq en 1968. La première est libanaise, l'autre tunisienne. Sont-ce les seules différences ? Pour bien répondre à cette question, il faut s'en poser d'autres.

Qui est Leila Ben Mami ?

Née à Djerba en 1944, elle fait ses études primaires à Hammamet, Maharés et Zarzia avant que sa famille ne vienne s'établir à Gafsa où, vers l'âge de treize ans, se promenant à bicyclette en pantalons, elle reçoit des cailloux lancés par les passants. Elle publie son premier poème à quatorze ans dans le quotidien *As-Sabah*. Après avoir écrit une cinquantaine de poèmes, elle se tourne vers la nouvelle avec "*La Fierté*" en 1965.

Leila Ben Mami est actuellement journaliste. Elle a trois certificats de la licence d'arabe. Jeune fille très brune, elle masque ce qu'elle pourrait avoir de lourd par l'aménité de son sourire. Avant tout, elle est très ambitieuse.

Qu'est-ce que le "Minaret en Flammes" ?

C'est un recueil de 19 nouvelles (196 pages). Ce livre fut édité à compte d'auteur. 'Annoncée longtemps à l'avance dans la presse tunisienne sa publication fut bien orchestrée par une propagande habile. Pourtant, le livre n'a pas eu, semble-t-il, le succès escompté, même dans le public féminin. En voici quelques témoignages : tout d'abord, le petit nombre de compte-rendus dans les revues tunisiennes (cf. *Al-'Ama*), 23 août 1968). Puis une émission à la télévision, où une seule jeune fille prit la défense du livre. Ensuite une conférence-débat qui ne réunit que 17 personnes, dont une seule jeune fille. Enfin un colloque sur la femme dans la littérature maghrébine : pendant l'exposé de Leila Ben Mami, plusieurs filles quittèrent la salle, choquées par la manière dont l'auteur ne parlait que d'elle-même.

Un manifeste.

Le livre s'ouvre sur une petite introduction (p. 9-14) qui veut expliquer le sens de l'ouvrage. Il faudrait ici tout traduire ; on se contentera de quelques éléments :

"Notre drame... c'est que nous n'avons pas de drame en notre âme et conscience... Des milliers d'années, nous avons ruminé comme les vivants se rappellent les morts dont la perte les fait souffrir et se mettent à vivre de leur souvenir..."

Des milliers d'années pendant lesquelles nous avons supporté une tragédie pour y revenir... chaque fois qu'un objet nouveau nous appelait de l'avant..."

Nous n'avons pas accepté le combat entre l'ancien et le nouveau..."

Mais quels sont alors les problèmes ? Et l'auteur de citer ses sources :

Nizâr Qabbâni, en premier lieu : "Les gens, chez nous, ne comprennent pas le poète. "

Al-Bayâtî ensuite :

*"J'ai appelé les bateaux migrants
Pour que jaillissent en nous
Des étincelles qui illumineraient le cri des révoltés..." :*

et Leila Baalbaki... , surtout, dont le "discours est l'écho de milliers de femmes de chez nous" :

*"Après bien des jours
Quand le visage innocent et pénétrant dominera..., votre monde
insensible... ignorant... insolent,
Et le visage fera bouillonner le sang pur..., et la vie et l'espoir...
Je me prosternerai alors devant lui, pressant mes blessures, pour lui
demander pardon d'un crime que j'aurai enfanté au milieu de vous. "*

Le sens d'un titre.

Pourquoi écrire ? se demande Leila Ben Mami

- Pour "mettre le feu", tout de suite. Le mot Minaret n'apparaît que dans le titre. Mais il symbolise toutes les traditions contre lesquelles il est temps de se révolter. La religion représente le bastion du conservatisme. Tout se tient. Détruire le minaret, c'est, au fond, libérer la femme.

- Mais à deux. Et c'est ici que surgit la nouveauté. A l'orée des nouvelles rassemblées dans ce volume, le problème du couple est posé. La prose du manifeste laisse la place aux vers libres : on ne sait trop comment les rendre en français.

*"Ont-ils été créés pour ressembler aux autres ?...
Ont-ils été créés pour être comme les autres ?...
Ils ont laissé les flots de paroles se déverser de leurs lèvres.
Ils ont laissé la critique se mettre au travers de leur chemin.
Et ils ont lancé un défi à tous ces mondes :
Pourquoi ?*

*Pourquoi !!
Pour rendre l'homme maître de lui-même
Que sa religion devienne son propre comportement !
Que son avenir devienne sa propre vie !
Que son paradis devienne ses propres projets !"*

Mais est-ce suffisant ? Ne faut-il pas encore aller plus loin ? Qu'ont-ils pu réaliser, ces "deux-là" ?

"S'ils doivent supporter une situation donnée... et accepter une condition... Au moins que ce soit purement grâce à leur liberté... qu'ils supportent les conséquences de leur liberté... qu'ils vivent l'engagement de leur liberté.

*Qu'ils soient esclaves d'eux-mêmes... esclaves de leur liberté... !
Ainsi... lui..., et elle...
s'uniront en une seule expression... dans un unique temple...
...*

*Elle ressent pour qu'il exprime... Elle souffre pour qu'il apaise...
Elle se révolte pour qu'il tempère...*

*...
Lui, ce qu'elle a voulu qu'il soit, il l'a été*

*...
C'est ainsi qu'ils ont considéré la vie... qu'ils se sont présentés devant elle... "*

Le contenu

Si on a insisté quelque peu sur l'introduction du livre, c'est qu'aux yeux de l'auteur elle-même, cette introduction donne la grille qui permet de déchiffrer le sens des nouvelles. Une seule d'entre elles a pour héros un homme, les dix-huit autres ont pour centre la femme, dont l'idéal est, pour l'auteur, la femme-artiste.

Il faudrait ici faire une analyse du vocabulaire et des thèmes. Certains mots et certaines expressions reviennent souvent : l'araignée, les doigts de la main qui s'enchevêtrent, les couleurs noire et blanche, etc...

Au fil de la lecture, ou plutôt des lectures, on s'aperçoit alors qu'il ne s'agit pas tant de nouvelles, assemblées par le hasard de l'édition, que d'une chaîne qui se déploie lentement. Le ton est donné dès les premières pages :

"Moi, j'ai négligé ma main... une partie de moi-même... une partie inséparable... Et moi, ils m'ont négligée aussi... Il faut qu'à mes côtés se trouve un homme pour lequel je ressente la nécessité de la révolte, la révolte interne... la révolte externe... Mais ma main... il faut aussi... qu'il y ait à côté d'elle une autre main... pour l'inciter à se révolter... Et à se révolter contre moi... Est-ce que je n'ai pas cru, moi, à la liberté... "

Elle ajoute un peu plus loin :

"Toi, l'homme : tu n'es pas parvenu à exercer seul ta liberté... tu ne t'es pas battu pour elle... tu ne t'es pas révolté contre une condition qui t'a privé d'elle... Toi, homme, tu es né libre... oui, ils t'ont donné ta liberté... "

Là première nouvelle se termine ainsi :

"Il a refusé la vie... il a refusé la liberté... C'est pourquoi je l'ai acceptée... à sa place. Et je l'ai laissé à jamais... vivre dans le cauchemar de la soumission... sans pitié pour son orgueil stupide... son orgueil voué à l'échec. "

D'autres nouvelles comportent une véritable intrigue et abordent les problèmes que l'on attend dans un tel livre : découverte de l'étranger, rencontres passagères, séduction etc... sans omettre, parfois, une certaine crudité.

Le titre de la dernière nouvelle est évocateur : "Deux + un = zéro", Ce n'est plus simplement la femme ou le couple qui se voient mis en question, c'est la famille.

Importance littéraire.

Les thèmes de ce recueil ne sont pas tous très nouveaux. Quel serait alors le mérite du livre ? On passera rapidement sur son contenu autobiographique pour s'attacher plutôt à des caractéristiques littéraires.

L'Auteur pense qu'en littérature, la révolution dans le fond, dans les idées, ne peut être servie que par une révolution dans la forme (cf. *La Presse*, 28 mai 1968). Voilà pourquoi son style tente de rendre une "action" dépendante de plusieurs états d'âme successifs, sans continuité logique lisible, dans un désordre qui est celui du cheminement réel de la pensée.

Leila Ben Mami se rattache à l'école impressionniste. Ses nouvelles sont, en fait, des poèmes en prose et, dans une traduction donnée à la Revue *Ibla* (n° 123) le texte arabe a été rendu par des vers libres. L'auteur rejoint ici un groupe de jeunes écrivains tunisiens qui formera peut-être "une nouvelle génération littéraire".

On terminera ce bref exposé en soulignant le courage de l'auteur. D'une part, Leila Ben Mami a dû affronter les éditeurs, qui ont refusé de prendre son manuscrit, et les imprimeurs. D'autre part, elle a manifesté l'identité de ses écrits et de son comportement social. Son exemple, même de portée limitée, est d'ores et déjà suivi par deux autres étudiantes, Fadhila Chabbi et Redhia Haddâd, dont les nouvelles commencent à être publiées dans les revues tunisiennes.

J. Fontaine

NOTES

1. Pour la littérature algérienne et, plus largement, maghrébines, d'expression française, où les femmes, maghrébines ou étrangères, ont tenté d'analyser les problèmes féminins propres à l'Afrique du Nord, on consultera :
- J. DEJEUX - Romans sur les milieux féminins algériens, *COMPRENDRE*, document jaune, n° 22, 15 mars 1961, p. 13, (et l'importante bibliographie en annexe).
Pour les premiers "essais" arabes de jeunes femmes tunisiennes, voir :
- M. BORRMANS - Talents féminins, dans *IBLA*, n° III, 3° tr, 1965, pp. 291-320 (Beya ENNOURI, *S'il n'y avait pas eu le couffin*, et Khadija CHTIOUI, *Al-Hadhba'*) ; cf. aussi la motion de clôture du Congrès des Romanciers maghrébins (Hammamet) Tunisie, 25-28 décembre 1968, dans *REVUE DE PRESSE* (Alger), janvier 1969, n° 131.
2. Beyrouth, Dâr Majallat Chi'r, 1958, 327 p. Des extraits, en arabe, avec traduction vis-à-vis, sont fournis par V. MONTEIL, dans *Anthologie bilingue de la littérature arabe contemporaine*, Beyrouth, Impr. Cath., 1961 (267 p.), pp. 61-71, de même que certaines pages ont été traduites dans *ORIENT* (Paris) 1958, n°6, pp. 131-138 ("J'attends... Serais-je une chaise ? Dans cette maison") et dans *FAIZA* (Tunis), oct. 1961, n° 8, pp. 13-16 ("Je vis" ou l'échec de la femme", par Radhia HANACHI). Une traduction intégrale a été fournie par Michel BARBOT, *Je vis*, Paris, Le Seuil, 1961, 191 p.
3. "*Nous sans masque*" ou "*La jeunesse arabe dévoilée*", conférence donnée en arabe au Cénacle libanais, présentée et donnée in extenso, en français, dans *ORIENT*, 1959, n° II, pp. 145-163 (trad. Michel BARBOT).
4. *Al-Aliha al mamsûkha* (Les dieux monstres) Beyrouth, Dâr Majallat Chi'r, 1960, 192 p. présenté dans *l'Orient de Beyrouth* par Laure Ghoraieb (12/11/60) et traduit partiellement dans *ORIENT* (Paris), 1961, n° 17, pp. 119-123 (ch. 7 et ch. 9) ainsi que dans R. et L. MAKARIUS, *Anthologie de la littérature arabe contemporaine*, Paris, le Seuil, tome I (413 p.), pp. 330-334 ("Le mur sacré")... Cf. aussi traductions partielles dans *FAIZA* (Tunis), par Radhia HANACHI, n° 19, novembre 1961, pp. 26-29 ; n° 20, décembre 1961, pp. 27-29 ; n° 21, janvier 1962, pp. 30-31 et 53-55.
5. Cf. *IBLA*, n° 123, 1^{er} semestre 1969 (à paraître). Présentation et traduction de nombreux passages...



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74